

# 1

Lou Starr lisait au lit, le drap remonté à hauteur de la taille. Il avait réglé l'air conditionné sur vingt degrés et le compresseur, dehors, se mit en marche. Il rajusta ses lunettes, tombées sur le bout de son nez, et admira un nouveau parcours de golf de la PGA, Whispering Palms, dessiné par Robert Trent Jones II.

Il toucha, sur la fourrure de sa poitrine, le médaillon de la chaîne en or qu'il portait au cou.

— Tu veux voir le plus beau trou du monde? demanda-t-il.

Il inclina la revue vers Karen, allongée du côté opposé du *king size*: soixante centimètres de matelas entre eux.

Karen garda le silence. Elle était adossée aux oreillers et le drap, en biais sur sa poitrine, dévoilait la peau très blanche de son épaule ainsi que la courbe d'un sein. Elle regardait un feuilleton sur le Sony à écran plat accroché au mur.

— C'est un par cinq de cinq cent cinquante mètres, le plus long du monde.

Il sourit, s'imagina au départ, face au fairway. Il exécute un ou deux swings de préparation avec son driver Fusion FT-3 et balance la balle à trois cents mètres. Hé, Tiger, fais mieux!

Le deuxième coup de Lou franchit un bunker et un obstacle d'eau... Sur le green en deux swings. Il prépare son putt, fait rouler la balle sur douze mètres en tenant compte de l'inclinaison de la pente: eagle!

Il eut un large sourire, ferma la revue et la posa sur la table de nuit. Il ôta ses lunettes de lecture, les mit sur le magazine et éteignit la lampe.

Lou approcha de Karen, posa l'index sur son épaule, le fit glisser jusqu'à son coude. Il était excité. Elle se refusait à lui depuis deux semaines. D'abord, il y avait eu ses règles. Qu'est-ce qu'on pouvait répondre à ça? Puis ça avait été le tour de ses allergies. Quelles allergies? Elle n'en avait jamais parlé. Et, depuis quelques jours, elle prétendait être trop fatiguée. Par quoi? s'était demandé Lou. Pendant qu'il se crevait le cul au boulot, elle passait son temps au centre commercial. Il se demandait dans quoi il s'était fourré. Ils vivaient ensemble depuis huit mois et il était sûr qu'il y avait des moines qui baisaient plus souvent que lui. Bon, il y aurait droit ce soir. Il l'exigerait.

Lou glissa la main sous le drap, caressa la cuisse de Karen, sa hanche, la rondeur lisse de son bassin sous sa chemise de nuit.

Elle repoussa sa main.

— Non, Lou. Pas maintenant.

— Pas maintenant? Quand?

Elle regardait *Pardon my French*, cette connerie de série débile.

— Chuck se marie, dit Karen.

C'était comme si elle le connaissait.

— Et alors, nous, on est fiancés, au cas où tu l'aurais oublié. Qu'est-ce que tu fais de mon droit à une partie de jambes en l'air tous les deux mois? Qu'est-ce que tu fais de mes besoins?

Il s'éloigna, lui tourna le dos.

Quelques minutes plus tard, ce fut la fin. Il entendit la voix du présentateur :

— *Pardon my French* vous était offert par Levitra. Troubles de l'érection? Il y a une solution : Levitra.

Ça fit plaisir à Lou : Levitra pour tous les minables qui ne pouvaient pas bander. À cinquante-six ans, il était encore aussi dur qu'un pieu en acier. Il jeta un bref regard sur Karen, dans l'espoir que cette jolie femme plus intéressée par la télé que par le sexe ôterait sa chemise de nuit et se jetterait sur lui. Qu'est-ce qui n'allait pas?

Elle bâilla et ferma les yeux. La télécommande glissa entre ses doigts et tomba sur le drap. Elle ouvrit les paupières, bâilla une nouvelle fois, prit l'appareil et éteignit la télé. La pièce, silencieuse à part le tic-tac du réveil, fut plongée dans le noir.

Il avait un peu dormi – il en était sûr – quand il entendit le bruit. Fort, en plus, comme quelque chose qui se brise, une vitre peut-être, il ne savait pas au juste. Il regarda le réveil. 2h48. Puis Karen. Elle était réveillée, elle aussi ; ses yeux étaient dilatés, son expression inquiète.

— Qu'est-ce que c'est? chuchota-t-elle.

Elle s'assit, ouvrit le tiroir de sa table de nuit, en sortit son .357 Airweight et se tourna vers lui. Il tenait son .45, manœuvrait la culasse. Ils se levèrent, l'arme à la main, contournèrent le lit et franchirent la porte du séjour.

Bobby les vit entrer dans la pièce obscure, leurs armes à bout de bras, comme des flics à la télé. Ils ne vont pas ensemble, pensa Bobby. Le type était petit et aussi poilu qu'un gorille. Mais la femme, c'était autre chose : élancée, pâle, bras minces et jolis nichons qu'il voyait bouger sous le fin tissu de sa chemise de nuit. Il savait qu'ils s'appelaient Lou et Karen.

Il prit sa décision, se plaça derrière eux, braqua son .32 dans leur dos et leur dit qu'il leur ferait sauter leur putain de cervelle s'ils bougeaient. Il prononça la phrase comme s'il était sérieux, fut étonné par le son de sa voix dans la pièce silencieuse. Ils se baissèrent, posèrent leurs armes sur la moquette et Lloyd entra à l'extrémité opposée de la pièce.

— Allez vous asseoir, s'il vous plaît.

Bobby fut sympathique et poli : pas de raison de se montrer grossier, maintenant qu'ils étaient prêts à obéir. Il désigna le canapé du canon de son arme.

— Qu'est-ce que vous voulez, nom de Dieu? grommela Lou.

— Asseyez-vous, on va vous expliquer, répondit Bobby.

Lloyd ramassa le .357 et le .45. Bobby se demanda pourquoi ces banlieusards étaient armés, et des gros calibres en plus.

Lou prit un châle sur le canapé, le posa sur les épaules de Karen, puis ils s'assirent.

— Viens avec moi, dit Bobby à Karen.

Elle n'hésita pas, se leva et le suivit vers la chambre.

— Hé, dit Lou, où tu l'emmènes?

Lloyd s'installa dans un fauteuil, face au type, le .45 braqué sur lui.

— On vous a surpris en pleine action, la petite dame et toi?

— Ça te regarde?

Il était en rogne et ne le cachait pas.

— Ça me regarde, parce que j'ai le flingue. Si tu n'avais pas déconné, peut-être que tu le braquerais sur moi. Mais tu as été paralysé comme un amateur.

Il jeta un coup d'œil dans la pièce, regarda ce qu'elle contenait. Il faisait noir, mais ses yeux s'étaient accoutumés et il voyait bien. Les meubles auraient été plus à leur place sur une terrasse que dans un salon, mais ils lui plaisaient. Vachement confortables, en plus : armature en bois cintré et capitonnage kaki.

Ils restèrent silencieux pendant un instant, comme deux inconnus dans un bus, puis Lloyd reprit la parole.

— Chouette maison.

Il montra la peau de zèbre qui tenait lieu de tapis.

— C'est une vraie?

— À ton avis?

— Où tu l'as eue?

— J'ai tué l'animal.

— Au cours d'un safari, tu veux dire?

— Non, dans le jardin.

— Moi aussi je chasse, dit Lloyd. Avec un arc et des flèches.

— Félicitations.

— Qu'est-ce que tu as comme fusil?

— Tu laisses jamais tomber, hein?

— Je me posais la question, c'est tout.

— Un 30.06, d'accord? Ça te va?

Lloyd se demanda si le type était toujours aussi grincheux. Il s'efforçait vraiment d'être sympa mais ça ne marchait pas.

Dans la chambre, Bobby admirait Karen. Elle était canon : cheveux roux et peau crémeuse. Il avait toujours eu un faible pour ce genre de femme.

— Tu crois que je vais te mettre KO? lui dit-elle.

— Hein?

Il était distrait parce que ses yeux étaient rivés sur ce que le châle ne cachait pas.

— Le flingue. Tu n'as pas besoin de le braquer sur moi. Je ne vais pas essayer de te le prendre.

Il fut étonné par son calme, comme si des gens entraient régulièrement par effraction chez elle au milieu de la nuit.

— Ça t'embête si j'enfile quelque chose? Ce truc m'irrite la peau.

Elle n'attendit pas son autorisation ; le châle glissa sur ses épaules et tomba sur le plancher. Elle prit un peignoir sur un cintre, l'enfila et noua la ceinture.

Il y avait, au mur, une affichette encadrée sur laquelle on lisait : « Tout le monde est une star au Parthénon mondiale-ment célèbre de Lou Starr. » On y voyait aussi la photo d'un restaurant, avec l'enseigne Parthénon en néon entourée d'étoiles argentées.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un des restaurants de Lou, répondit Karen. On a droit à une photo quand on y mange. Grâce à elle, Lou pense que les gens ont l'impression d'être spéciaux.

— Et toi, il te donne l'impression d'être spéciale?

Compte tenu de l'expression furieuse de son visage, il était persuadé que non.

— À quoi servent ces trucs?

Il fixait les trois supports de perruque posés sur une étagère. Il y avait un postiche poivre et sel sur deux d'entre eux.

— Ils sont à Lou.

— Sans blague. Je croyais qu'ils étaient à toi.

Il lui adressa un bref coup d'œil et s'aperçut qu'il souriait. Il prit un postiche et l'examina. On aurait dit une petite créature velue. Il eut envie de l'essayer mais craignit de se décoiffer.

— C'est des vrais?

— Ouais. C'est les cheveux d'une Chinoise de quatorze ans.

— Et il a envie de chop suey quand il met ce truc-là?

Bobby eut un large sourire. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Parfois, il s'étonnait lui-même.

— Il les fait fabriquer sur mesure à Londres, dit Karen. Là où Burt Reynolds se fournit.

— Burt Reynolds a une moumoute? Tu me fais marcher.

— Tu rigoles? Ses cheveux ont l'air d'un bonnet en astrakan.

— Combien coûte une perruque sur mesure, au jour d'aujourd'hui?

— Ça commence à 700 dollars.

— C'est cher pour avoir l'air d'un imbécile. Pourquoi il en a trois?

— La longueur est différente, pour que ses cheveux aient l'air de pousser.

— Où est la troisième? demanda Bobby, les yeux rivés sur le support vide.

— Sur sa tête.

— Tu m'en diras tant.

Pourquoi n'avait-il rien remarqué?

Lloyd regardait la photo encadrée sur la table basse. Le type portait une saharienne et un animal mort gisait à ses pieds. Lloyd tourna le cadre vers lui pour mieux le voir.

— J'y crois pas. Qu'est-ce que c'est, un lion?

Lloyd remit le cadre en place.

— Combien pèse un lion?

— Entre cent soixante-dix et deux cents kilos, répondit Lou Starr. Celui-là en faisait deux cent dix.

Le grincheux s'intéressait enfin à lui.

— Deux cent dix! Whaou, patron, c'est un gros chat, hein?  
Lloyd sourit.

— Tu es allé en Afrique, c'est ça?

— Au Botswana.

— C'est un de mes rêves, dit Lloyd. Faire porter tout le fourbi par les sahibs et chasser tous les jours. Tu as fumé le foin qu'ils ont là-bas?

Il fixa Lloyd. Peut-être qu'il ne savait pas ce qu'était le foin. Lloyd essayait seulement d'être sympa, de faire la conversation, de passer le temps, mais ce type était une vraie tête de con.

— Tu as déjà chassé le cerf à queue blanche?

— Hon-hon.

Il ne coopérait vraiment pas.

— Tu préfères la chasse à l'affût ou la battue?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, bordel?

— Tu as déjà chopé du lourd? demanda Lloyd. Un bon gros trophée qu'on voit dans les bouquins? Pas un que tu aurais juste aperçu de loin pendant que tu étais perché dans un arbre. Un que tu aurais buté et rapporté chez toi.

Lou Starr se tourna vers la chambre, puis jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Bon, dit-il en se levant. On arrête.

Lloyd braqua le .45 sur lui.

— Fais pas l'andouille. Assieds-toi.

Lou se laissa tomber sur le canapé, les mains sur le visage. Il portait, au petit doigt, une bague en or avec un diamant énorme. Trop occupé à regarder le reste, Lloyd ne l'avait pas remarqué.

— Ta bague me plaît, dit-il. J'ai toujours eu envie d'en avoir une comme ça.

— J'ai une idée, répondit Lou Starr avec un sourire ironique. Quand tu sortiras de prison, trouve-toi un boulot et économise.

Bobby regardait les innombrables guayaberas de Lou. Blanches, bleues, jaunes, elles lui rappelaient les chemises des

coiffeurs: même style, col ouvert et petites fentes derrière. Mais elles avaient quelque chose d'élégant. Et il imagina une pièce pleine de petits bruns trapus, vêtus de ce type de chemise, qui dansaient et buvaient du vin.

Bobby se tourna vers la femme.

— Quelle est sa nationalité?

— Devine.

— Quelque part au bord de la Méditerranée. Italien ou sarde.

— Je vais te donner un indice. Le vrai nom de Lou est Starvos Loutra.

Elle était assise sur une chaise, ses jolies jambes dépassant de son peignoir.

— Il a pas un frère qui s'appelle Spartacus, hein?

Il sourit, parce qu'il se croyait drôle, et elle lui rendit son sourire, pour lui faire comprendre qu'elle était aussi de cet avis.

— Méfiez-vous des Grecs, même quand ils apportent des cadeaux, dit Bobby, et vous baissez pas pour ramasser le savon. Voilà toute l'étendue de ma culture.

— Je suis impressionnée. Je vois que tu es un vrai érudit.

— Où est l'argent? demanda Bobby.

— De quoi tu parles?

— Des 9600 dollars que Lou a gagnés au casino.

— Dans le coffre d'un de ses restaurants.

— Je partirai pas les mains vides, dit Bobby.

— Tu veux vraiment te faire un bon paquet de pognon? 250 000 dollars, peut-être plus?

— Qu'est-ce que tu me racontes? Tu crois quand même pas que je suis tombé de la dernière pluie?

— J'ai l'air de plaisanter?

Elle soutint son regard et il se demanda à quoi elle pensait.

— Et ça se trouve où?

— Dans une maison de West Bloomfield.

— La maison de qui?

— On verra ça plus tard. Ça pourrait t'intéresser?

Un quart de million et la possibilité de la draguer, ouais, ça l'intéressait. Mais il n'arrivait pas à la croire. On ne s'attend pas à ce genre de proposition quand on s'introduit par effraction chez quelqu'un au beau milieu de la nuit. Les yeux rivés aux siens, il dit :

— Tu n'essaierais pas de m'entourlouper ?

— Non. Je t'attendais.

## 2

Le type, celui qui avait l'air d'un étudiant, les ligota dos à dos sur le lit, sourit à Karen et lui adressa des clins d'œil, comme s'ils étaient potes.

Lou s'agita et se tortilla dès qu'ils furent seuls, dans l'espoir de dénouer les liens qui immobilisaient leurs chevilles, leurs poignets et leurs épaules. Il tirait sur les nœuds et la corde griffait la peau de Karen.

— Lou, dit-elle, calme-toi, s'il te plaît. Tu me fais mal.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre? Que j'attende comme ça que Carol et Betty viennent faire le ménage?

— Laisse-moi t'aider. Ça sera plus facile si on s'y met tous les deux.

— Qu'est-ce que tu en sais? Tu es experte en bondage, comme ta barge de sœur?

— Ne t'en prends pas à elle, Lou, d'accord? Ce n'est pas sa faute. Ni la mienne, d'ailleurs !

— Comment ils ont appris que j'avais gagné?

— Ils t'ont peut-être vu encaisser l'argent.

Ça n'avait rien d'un mystère!

— J'ai vu personne, dit Lou.

S'il n'avait vu personne, personne ne pouvait l'avoir vu, évidemment! Il était maintenant de mauvaise humeur. Et, quand il était comme ça, on ne pouvait pas lui parler.

— J'aurai ces salauds, dit Lou. La bague est irremplaçable.

— Elle est assurée, non?

Karen trouvait que c'était une bénédiction. Elle n'avait jamais vu de bague plus laide.

— Tu ne comprends pas, dit Lou. Je l'ai fait faire, elle est unique.

Elle trouva bizarre qu'il ne lui demande pas ce qui s'était passé une fois la porte de la chambre refermée. Si le type l'avait molestée ou frappée. Lou ne s'intéressait qu'à sa bague. De toute évidence, il lui accordait davantage d'importance qu'à sa compagne. Elle introduisit un ongle dans le nœud derrière ses poignets et le sentit bouger. Elle tira l'extrémité la plus courte de la corde et libéra ses mains.

— Comment tu as réussi? demanda Lou.

— J'ai des ongles.

Karen défit la corde enroulée autour de leurs épaules, puis s'assit et délia leurs pieds. Lou se leva et la regarda.

— J'appelle la police.

— Il est 3 h 30 du matin. Tu crois vraiment que les flics vont récupérer ta bague maintenant?

Il lui adressa un regard noir, puis elle se coucha et lui tourna le dos.

Au réveil, Karen pensait à ce qui était arrivé la veille. Elle songea à celui qu'elle appelait l'Étudiant. Avec ses vêtements de chez J. Crew – chemise verte et pantalon kaki –, il n'avait vraiment pas la dégaine du type qui s'introduit chez les gens au milieu de la nuit. Et que dire de son expression? Il avait visiblement eu envie de la croire, mais hésitait. Il lui faudrait un peu de temps pour assimiler l'idée.

Ils étaient convenus de se retrouver à Eastern Market. Karen jugeait ça ridicule. Pourquoi prendre la peine d'aller jusque dans le centre de Detroit? Elle avait proposé le 220 Merrill, à Birmingham: quelques verres dans un bar pour voir si les deux parties étaient intéressées. Mais ça n'avait pas plu à l'Étudiant. D'après lui, elle aurait pu venir avec les flics. Karen aurait pu répondre qu'elle pourrait aussi se rendre à Eastern Market avec les flics; mais la police ne faisait pas partie de ses projets.

Karen emprunta l'I-75 en direction du sud jusqu'à la sortie de Mack, aperçut les gratte-ciel de Detroit au loin. Elle prit

à gauche, au-dessus de l'autoroute, puis Russel à droite et s'engagea lentement dans les rues animées, encombrées, du marché. Les chariots élévateurs zigzaguaient, les commerçants installaient leurs étals, versaient de la glace pilée sur les poissons, suspendaient des quartiers de viande, emplissaient des bacs de fruits, de légumes et de fleurs. Karen contourna les camions garés en double file dans Market Street, évita les ouvriers qui traversaient soudain la chaussée devant elle, chercha R. Hirt, une boutique de vin et de fromage. Elle la vit au bout de la rue, immeuble en brique rouge des années 1920.

Karen se demanda s'ils seraient encore là. Elle était en retard à cause d'un accident. La circulation avait été interrompue pendant vingt minutes sur les quatre files tandis qu'une dépanneuse évacuait un semi-remorque renversé. Elle se gara sur le parking de R. Hirt, descendit de l'Audi mais ne vit ni l'Étudiant ni son pote, lequel lui rappelait le Russe qui jouait dans l'équipe des Red Wings. Un type trapu, avec des cheveux blonds frisés et un bouc. Elle sortit une cigarette de son sac à main, l'alluma et fuma en observant le marché, très animé à cette heure.

Karen finit sa cigarette, la laissa tomber sur l'asphalte et l'écrasa. Elle regarda sa montre. 11 h 05. Elle leur accordait encore quelques minutes. S'ils ne venaient pas, elle supposerait alors qu'ils n'étaient pas intéressés. Elle vit un commerçant sortir un poisson énorme d'une bassine en plastique pleine de glace, et le découper en filets à l'intention d'un client. Puis un boucher préparer des côtes d'agneau. Elle regarda de nouveau sa montre, jeta un dernier coup d'œil sur le parking, ouvrit la portière de sa voiture et y monta. Son téléphone sonna. Elle prit son sac, saisit l'appareil et le posa contre son oreille.

— Hé, dit l'Étudiant, où tu vas comme ça ?

Ils choisirent le Boar's Head, petit bar sombre non loin du marché, s'installèrent au fond, Karen d'un côté de la table, les deux de l'autre. Eux seuls ne portaient pas une longue blouse

blanche tachée de sang. Quatre bouchers, à la table voisine, reluquaient Karen comme un quartier d'Angus de qualité supérieure.

L'Étudiant s'en aperçut et se tourna vers eux. Il attira leur attention, demanda :

— On peut faire quelque chose pour vous?

Les types gardèrent le silence.

— Alors arrêtez de nous mater comme une bande de putains de débiles.

L'Étudiant n'avait pas l'air d'un dur, mais il prononça cette phrase avec une telle assurance qu'il semblait capable de tous les envoyer au tapis. Ils le toisèrent une dernière fois puis tournèrent la tête. Karen alluma une cigarette, avala la fumée, la souffla.

— Tu rends les choses beaucoup plus difficiles qu'elles devraient l'être, dit-elle.

— Bobby est comme ça, dit le type au bouc.

— Elle n'a pas besoin de savoir comment on s'appelle! s'emporta l'Étudiant.

— Vous connaissez bien mon nom, constata Karen.

Elle prit sa bouteille de bière, en but une gorgée et reprit :

— Je pourrais peut-être vous en inventer, si vous tenez absolument au secret. Tu serais Chip, poursuivit-elle en montrant Bobby, et toi Billy Bob, conclut-elle en désignant l'autre.

— Billy Bob? C'est un prénom de péquenot du Sud.

— Bon, je veux simplement dire qu'on ferait aussi bien de se quitter tout de suite si on ne se fait pas confiance.

— Tu as raison. Je m'appelle Lloyd, Lloyd Diehl.

Karen vit qu'il portait la bague de Lou, trop grande pour son auriculaire, à l'index. Il ne la quittait pas des yeux, comme une jeune fiancée, la contemplait et souriait.

— Et lui, c'est Robert Gal, ajouta-t-il en pointant sa bouteille sur l'Étudiant, mais on l'appelle Bobby.

— C'est mieux, dit Karen. Maintenant qu'on s'est présentés...

Bobby l'interrompt.

— T'as peut-être envie de lui donner d'autres détails, pendant que tu y es? dit-il à Lloyd.

— En fait, Bobby est canadien, expliqua Lloyd, mais il veut pas que ça se sache. Il est de Guelph, dans l'Ontario. Tu sais où c'est?

— Il n'a pas l'accent canadien.

— Il l'a perdu. On dirait un Américain, hein?

— Gal... C'est ton vrai nom?

— Non, je l'ai inventé!

— Ouais, c'est son vrai nom, confirma Lloyd.

— De quelle origine es-tu? demanda Karen.

— Hongroise. Je peux aller chercher mon arbre généalogique, si ça t'intéresse.

Elle n'aurait pas pu trouver deux types plus parfaits. Karen prit une nouvelle cigarette, la serra entre les dents avant de l'allumer et souffla la fumée en direction de Bobby, qui agita une main pour dissiper le nuage.

— Si on a fini de parler de ma famille, dit Bobby, on pourrait peut-être passer aux choses sérieuses, voir comment on va mettre la main sur ces 250 000 dollars. Ils sont où, déjà?

— Dans une maison de West Bloomfield.

— La maison de qui?

— Celle d'un type que je connais.

Lloyd but une gorgée de bière.

— Qu'est-ce qu'il fait? Il vend de la dope, des armes?

— C'est un homme d'affaires.

— Comment tu le connais? demanda Bobby.

— Je sortais avec lui.

— L'amour, multiples splendeurs<sup>1</sup>. Qu'est-ce qui s'est passé?

— Je lui ai confié mon argent pour qu'il l'investisse. On a rompu et il l'a gardé.

---

1. Titre d'un roman de Han Suyin (*A Many-Splendored Thing* en anglais), mais Bobby pense plus probablement au film, *Love Is a Many-Splendored Thing*, qui en fut adapté et dont le titre français est *La Colline de l'adieu*.

C'était fondamentalement ce qui était arrivé, mais pas seulement.

— Si vous m'aidez à le récupérer, vous pourrez vous partager le reste.

— Combien?

— Au moins 250 000 dollars. Plus probablement un demi-million.

Elle leur parla du type, un riche Chaldéen propriétaire d'épiceries fines, de boutiques de décoration et de restaurants de hot dogs à Detroit. Il dirigeait aussi une affaire de paris qui employait une douzaine de personnes.

Bobby finit sa bière et leva le bras pour signaler au barman qu'il en voulait une autre.

— L'argent qu'il gagne avec le jeu et les prêts est chez lui, dans un coffre caché dans un placard.

— Ces Arabes sont vraiment givrés, mec, fit Bobby. Ils te font chier à cause d'un code caché dans l'Ancien Testament et prétendent que c'est Allah qui les y oblige.

Karen eut envie de lui dire qu'il n'y avait aucun rapport entre Allah et l'Ancien Testament. Mais il y avait un meilleur moyen de le rassurer.

— Pas besoin de t'en faire pour Allah. Les Chaldéens sont des Arabes catholiques.

— Il a une femme et des gosses? s'enquit Bobby.

Elle tira une bouffée, souffla la fumée.

— Il est divorcé; ses mômes sont grands et installés.

— Il y a combien de types dans la maison, à part lui? demanda Lloyd.

— Au moins trois, parfois plus, et ils sont armés.

Elle but une gorgée de bière, reprit:

— Mais on n'abattrà personne. On va entrer, embarquer le coffre et sortir. Personne ne sera blessé.

Puis Karen leur annonça qu'elle avait un équipier – ce n'était pas encore le cas, mais elle pensait à quelqu'un. Il fallait qu'ils soient quatre.

— Un chauffeur et trois d'entre nous dans la maison.

— Tu es la reine des surprises, hein? Tu as encore autre chose à nous révéler?

— Évidemment, il reste quelques détails. Je vous en parlerai le moment venu.

— Tu as pas dit qu'il faudrait partager en quatre, protesta Bobby.

— J'ai dit que vous ramasseriez beaucoup de blé. Et c'est ce qui se passera si on se calme et qu'on s'entend.

— Qui est ton associé? insista Lloyd.

— Vous ferez bientôt sa connaissance. Je vous téléphonerai dans quelques jours.

— Est-ce qu'on peut te faire confiance?

Karen adora. Deux cambrioleurs qui se demandaient s'ils pouvaient la croire.

— N'ayez crainte! Maintenant, est-ce que, moi, je peux avoir confiance en vous?